

Les villes n'ont aucune raison d'exister sans les arts, et la politique ?

Dialogue entre une jeunesse ayant soif de savoir et le compositeur Mathius Shadow-Sky dont ses oeuvres subissent une censure politique qui empêche sa musique d'être entendue ailleurs qu'à travers le réseau Internet et la clandestinité.

- Pourquoi le politicien (-cienne ? des masculines) considère l'artiste être son ennemi ? pour l'expulser et l'appauvrir ?

- Parce que l'artiste (le vrai, pas le faux, le vendu ou l'amateur) pour créer des oeuvres d'art nécessite la liberté qui empêche le politicien d'agir sa politique. Liberté et politique sont antipathiques. Pour exister, la politique doit empêcher l'existence de la liberté. Pour exister, les arts doivent étendre la liberté. Avec des êtres humains libres, le politicien ne peut pas gouverner. Pour dominer et commander, le politicien doit éradiquer la liberté que les artistes étalent pour pouvoir créer leurs oeuvres d'art. La liberté est nécessaire pour comprendre les oeuvres d'art, mais d'abord le monde dans lequel nous vivons. Politique et art sont soeur et frère ennemis qui vivent au même endroit où l'une sans l'autre n'a pas de raison d'exister. Si la politique supprime les arts de la ville (comme ça se passe en ce moment), les êtres humains deviennent idiots (ce qui est favorable au gouvernement jusqu'à un certain point, celui de ne plus pouvoir comprendre les ordres). Si les arts suppriment la politique de la ville (comme ça n'a jamais été le cas), les êtres humains perdent le sens de la conservation de l'espèce.

- Aussi, les arts et la politique sont les 2 activités humaines qui génèrent la raison de l'existence des villes (le commerce, en parasite, vient s'accrocher après). Sans les arts, ni la politique (avec une politique nonautoritaire ni répressive), les villes sont inutiles à l'humanité. Le fait de vivre entassé les uns les unes sur les autres dans l'agitation ne sert qu'à créer un public pour les arts et une république (= la chose publique à commander) pour la politique. Les villes n'ont aucune raison d'exister sans les arts. Si l'on s'en tient pour vivre à se nourrir, la campagne suffit. La bouffe est abondante à la campagne, pas en ville où il faut obligatoirement l'acheminer d'ailleurs.

- À quoi sert la politique dans la ville ?

- La politique dans la ville sert à ce que soient partagées (= accessible à toutes et tous) le produit des productions et des échanges : les impôts. Redistribution à ce que personne ne soit embarrassé de vivre de la pauvreté excessive, celle abandonnée des autres. Mais la réalité est que les impôts financent toujours le même privilège des gouvernants, au détriment des autres. Les écarts des revenus entre un politique et un appauvri demeurent constamment indécents.

- Pourquoi le commerce n'est pas la raison de l'existence des villes ?

- Un marché sans art ne vendrait que de la nourriture et la nourriture est + abondante à la campagne là où elle est produite qu'en ville là où elle est trans- et importée. Le marché des villes centralise les denrées au même endroit qui à la campagne sont éparpillées (et centralisées dans les supermarchés). Et + loin dispersées dans les divers pays des différents continents. Toutes les conquêtes (militaires de pillages) ont toutes et toujours le même objectif : rassembler au même endroit, chez soi, ce qui est éparpillé ailleurs. Aujourd'hui, la diversité de cette distribution mondiale est banalisée. Mais le tabac ou le café ou les pommes de terre ou les tomates ou le pétrole (avec ses plastiques) ne seraient pas dans notre quotidien si certains Européens téméraires ne seraient pas partis explorer la planète pour découvrir les autres continents, les autres climats, les autres cultures ; et des inventeurs pour les transformer. Mais l'exploration et l'invention (soumises au chantage du bénéfice) au final ne servent qu'à alimenter les marchés des villes pourvues d'une politique agressive envers les pays étrangers par ingérence pour leur négocier leur nourriture de manière à être toujours bénéficiaire. Le commerce ne crée rien, il récupère tout pour être vendu.

- L'être humain s'agite principalement de ça. Mais est-ce indispensable pour vivre ?

- Aujourd'hui dans la surabondance on se rend compte que non. La rétention de l'appropriation ne crée pas la vie paisible désirée. Car le sens de vivre ne réside pas à se nourrir, dans la sûreté de se nourrir, mais à vivre l'émerveillement de la vie. On se nourrit pour vivre pour s'émerveiller, pas le contraire. Et l'émerveillement est produit par les démarches artistiques (pas par la politique, ni par l'industrie du divertissement).

- Si la politique existe, c'est pour servir aussi à la réalisation des oeuvres d'art.

- La politique sert à convaincre et motiver les ouvriers à construire des ouvrages des oeuvres (d'art). Avec le sophisme qui se sert de la rhétorique pour convaincre les foules à l'ouvrage (tant dénoncé par Platon — lire Gorgias — qui lui-même conseillait une société absolutiste, autocratique, autoritaire, despotique, hégémonique, totalitaire, tyrannique, sans musique — lire La République et Les Lois —). Les arts servent à empêcher ces dérives annihilantes pour l'espèce humaine dont tout dictateur = politicien rêve de vivre : l'obéissance de la foule à 1 seul homme amène l'ivresse et la maladie du pouvoir politique : ça se termine mal en général. Mais aujourd'hui, l'artiste Christo a montré qu'il valait mieux se passer d'eux, tellement ils nuisent à l'épanouissement des arts (vrais et libres) dans la ville (pas la décoration, l'animation ou l'artisanat confondus avec les arts et la musique).

- Et le sport ?

- Le sport et les jeux sont des dérivés des arts, mais comme l'architecture qui agit principalement à glorifier le politicien à construire sa démesure, le sport et les jeux ont été détournés à servir la politique. Ce, principalement à occuper les esprits par le corps pour détourner la considération publique des manigances politiques. Le pouvoir sert le pouvoir, rien d'autre : c'est le problème majeur de la politique. L'accrochage du commerce au sport et aux jeux (loterie, tiercé, etc.) ne sert qu'un désir de domination politique de commandement à tricher légalement pour toujours gagner. Le sport sert de « guerre pacifique » entre les nations en opposition. La compétition et le faux hasard sont enrobés du simulacre (le cinéma exulte sa propagande politique) pour faire exister les croyances de la nécessité (d'être dominé, d'être possédé, aussi bien des gouvernants qui ne s'en doutent pas que des gouvernés qui refusent de s'en douter).

- ...

- Par nature humaine, en ville, les êtres humains ne savent pas quoi faire de leur vie, qui à la campagne ne se pose même pas la question. L'art crée l'artificiel (il est impossible de créer du naturel !), il crée avec l'artifice = le fabriqué par l'humain = le naturel transformé. Ce qu'agit le politicien, c'est, indirectement (car il se focalise sur la jouissance de son pouvoir sur les autres), occuper (dans tous les sens du mot) les individus de la foule transformés en citoyens obéissants de la république (= la foule maîtrisée = le cru chaos maîtrisé car redouté : une foule en colère est le cauchemar du politicien qui idiot utilise toujours la violence au lieu de la discussion pour dégonfler la fureur de la colère). La violence sert de démonstration du pouvoir politique envers ses citoyens : « ferme ta gueule sinon j'te bute ! » (sic). Le re- de publique marque le perpétuel désir de recommencement du dressage de la foule à demeurer sage (= non agité => non ingouvernable). Transformé en citoyen, l'être humain ouvrage l'oeuvre imaginée par l'artiste. L'artiste (le vrai) n'a jamais demandé l'asservissement des ouvriers, mais rendre un service pour constater l'oeuvre réalisée ensemble. Et ça, donne un sens de vivre pour celles et ceux qui ne savent pas quoi faire de leur vie en ville en-semble.

- ... !

- Soyons clairs : arts, politique, commerce (la séparation des arts et de la science n'est qu'une manoeuvre politique) ; il ne s'agit pas d'imposer une échelle de valeurs pour entretenir la hiérarchie de la servitude par l'obéissance à une autorité, mais de démontrer clairement à ta conscience que si chaque activité reste à sa place, sans empiéter et soumettre les autres, on obtient l'équilibre qui satisfait tout le monde. Et en + le bénéfice de rendre tout le monde intelligent : ce qui évite de perdre son temps de vie à se haïr par ignorance, de se bagarrer pour soumettre les autres à sa frustration ou de s'humilier par déclencher ses

mécanismes de défense (d'attaque pour se protéger, sic) autrement dit de se nuire mutuellement pour « s'enfermer à l'intérieur de son coin noir » provoqué par le viol sur soi par les autres (qui oblige à vivre sa vie dans la souffrance de la schizophrénie ou moins douloureux, dans la souffrance de l'hypocrisie). La régression humaine, telle une implosion lente s'opère exactement là. Mais il semble qu'il y aura toujours des abrutis pour faire chier les autres, gratuitement, rien que pour se marrer ! À tout faire pour déséquilibrer cet équilibre fragile. Le déséquilibre crée l'action (la guerre) où l'équilibre crée et la paix et... l'ennui.

- À quoi ça sert de vivre entassé en ville ?

- La ville ? donne des opportunités pour « combattre l'ennui » (sic). Si l'industrie du divertissement s'est tant développé, c'est bien pour ça.

- Combattre l'ennui ? Comment peut-on s'ennuyer ? Comment est-il possible de s'ennuyer ? Qu'est-ce que l'ennui ?

- L'histoire de l'ennui commence avec l'odieux *. Du latin inodiare formé d'in odio ess = être un objet de haine. Le sens fort de : causer des tourments est passé au XVIIe siècle à : se faire des soucis (du ou des ?). Puis le sens encore affaibli au XVIIIe siècle : être importun, puis le passage du sujet à l'objet : c'est importun. Son sens fort est : éprouver du dégoût, et son sens faible est : se lasser. La lassitude est ce qui a donné le sens de l'ennui moderne. Le mot est formé par la classe sociale privilégiée du maniérisme de l'ère baroque, celle gâtée qui a tout pour se lasser de tout. La lassitude est la conséquence du désintérêt à faire à vivre qui s'exprime par l'inaction. L'esprit est occupé par le vague et la mélancolie. L'ennui est l'expression d'une légère dépression. L'ennui est désagréable. L'ennui n'est pas passif. Il contrarie. Il enferme. Il empêche. Pour sortir de l'ennui, il faut une motivation à pouvoir imaginer autre chose à réaliser. Ou, une collection d'opportunités à pouvoir choisir celle qui convient.

- Qu'est-ce que les opportunités ?

- Les différences venant de toutes parts d'ailleurs rassemblées au centre-ville. Tout pouvoir voir, embrasser d'un coup. Voir toutes les différences possibles d'un coup. En acquérir quelques-unes. Tout ça est la relation qui provoque l'intérêt de l'esprit à faire quelque chose de sa vie. À la campagne, à part cultiver, que peut-on faire ? Rien ? Toujours la même chose ? Hum hum. Il suffit qu'un esprit artiste vienne s'installer pour supprimer le train-train de l'habitude et de l'ennui. Et, depuis l'avènement du réseau Internet, la distinction ville/campagne pour ennui/excitation est devenue obsolète. En tant qu'artiste, j'ai pu faire + de choses à la campagne qu'en ville. La ville à force est devenue le domaine de l'interdiction orchestrée par la domination politique déployée par la violence policière. Le prix à payer de l'espace à habiter dépasse la possibilité de créer des opportunités. La montée des prix du loyer vide les villes de ses artistes. L'hostilité politique ferme les salles d'exposition et de concert.

- La ville est-elle une aire de jeu que la campagne n'offre pas ?

- Les mondanités ? Rassembler du monde au spectacle ? Tout ça, n'a plus lieu d'être depuis que l'artiste ne vit plus exclusivement en ville. Chassé par le prix élevé des loyers. Les villes depuis le XXe siècle ne servent plus qu'à s'entasser pour s'insupporter les uns les autres : le voisinage qui ne tolère rien pour justifier l'intervention de la violence de la police, procédure de banalisation de la violence. La guerre civile se passe en ville, plus à la campagne. La raison ? L'espace trop étendu et le peu de population empêchent la visibilité des batailles générales. Les caméras sont installées en ville, pas à la campagne.

Adam Wasaznik avec qui j'échange sur le jeu pour parfaire *Le Jeu du Dégoût et du Désespoir* (écrit en 1989), m'écrit : « Si tu considères la ville comme une aire de jeu, tu constates que la ville-aire-de-jeux fonctionne en autonomie pour occuper le public. La ville aire de jeux en elle-même ne séduit pas, ne ravit pas, n'enchanté pas, mais elle apporte un ensemble de possibles :

1. Elle apporte de nombreuses opportunités, c'est-à-dire, de nombreuses interactions possibles qu'elle provoque et favorise.
2. Ses opportunités sont destinées à tous les utilisateurs possibles (pas seulement

destinées aux spécialistes)

3. Et surtout, la ville, le jeu, doit réduire radicalement le hasard qui provoque des conséquences indésirables. »

La conséquence indésirable d'un jeu, d'une ville est la lassitude possible de ses joueurs, de ses citoyennes (qui emportent les citoyens. Les femmes sont les maîtresses des villes : la ville sert le rassemblement de la féminité). Autrement dit, l'ennui est ce dont le jeu et la ville doivent s'efforcer d'éradiquer. C'est le rôle du maître du jeu (qui demeure toujours inconnu et anonyme) où transformé par le regard public en politique ou en artistique qui refusent toute gloire (ça existe ?). Bien que le maître du jeu n'use d'aucune autorité (du respect de l'auteur jusqu'à la violence policière) ni de notoriété ce qui révélerait la faiblesse du jeu ou le désintérêt à vivre dans la ville. La gloire a toujours représenté le masque de l'échec. C'est bien à cause de la recherche de gloires que les politiques urbaines sont des désastres, créateurs de misères de corps et d'esprit, qui au lieu de favoriser le plaisir de vivre, nuit à ses habitantes-joueurs. Parce que le politique ou l'artiste est con-vaincu avoir raison d'agir ainsi pour les autres, sans considérer l'indésirable pour les autres pour lesquels il crée le jeu et la ville.

- Quelles est la différence majeure entre la ville et le jeu ?

- La pression sociale n'existe pas dans le jeu. On joue quand on veut, le temps qu'on veut. Ça permet de comprendre pour quoi tant de monde s'y réfugie : en effet, ça prouve que la pression sociale est trop élevée à vivre : il faut donc s'évader. Tout joueur ou citoyenne recherche à vivre des interactions sociales positives ; c'est-à-dire, celles qui offrent des avantages, c'est-à-dire, celles qui satisfont, pas celles qui blessent, humilient ou donnent à souffrir pour rien, tel l'état de soumission servile obligé par le chantage de l'argent pour pouvoir payer sa survie.

- Comment alors pouvoir jouir, dans un contexte de souffrance ?

Pour comprendre, obtenir et jouir de satisfactions, il faut passer par la souffrance pour comprendre que sans souffrance, la satisfaction serait imperceptible. Tout le jeu de l'existence réside dans cet équilibre : effort-souffrance/satisfaction. La tendance du « moindre-effort » tant recherché par « la modernité », à vivre le service complet mécanisé, tant que tu payes, déséquilibre cette équation. Payer son confort en se débarrassant du savoir-faire est un prix cher à payer pour favoriser la domination de l'oisiveté qui devient un handicap. À l'opposé, l'excès de souffrance : le viol, tue toute possibilité de satisfaction à vivre. L'échelle d'intensité du viol est très large, elle se manifeste de l'intrusion irrespectueuse chez soi jusqu'à la souffrance sans raison de l'assassinat = favoriser à ce qu'un corps étranger puisse te pénétrer contre ta volonté pour te détruire.

- La ville à la fois propose de nombreuses interactions, vraiment ? mais à la fois expose au danger.

La ville expose la citoyenne à bien + de danger qu'à la campagne. En ville, on peut mourir agressée, de faim, de solitude, d'overdose sans que personne ne se soucie de rien. Bien que cette violence est constamment présente, ça n'empêche pas la belle de ballader son décolleté sur les trottoirs. Le danger antique jusqu'au XVe siècle venait de l'extérieur = les invasions pour le pillage, d'où les fortifications des villes. Le danger moderne est un danger intérieur provoqué par ses gouvernants pour maintenir ses citoyennes dans la peur permanente (le viol est toujours la principale terreur des femmes en ville, alors que ç'aurait dû être résolu depuis longtemps). Pour quoi ça ne l'est pas ? Pour justifier la nécessité de la réélection politique : la réélection du privilège pour se convaincre être protégée par la police, alors que c'est tout le contraire. « La politique de sûreté » crée des blessés, pas des soignés. Ce jeu politique est assez malsain, il faut l'admettre : nuire pour jouir ! Cela signifie-t-il que les politiciens doivent-être expulsés de la ville ? pour être soignés à la campagne? Ça leur ferait certainement du bien !

...

Toulouse, le mardi (= jour de mars) 15 septembre 2020.

Note

* Comment est-ce possible que l'odieux n'est aucun rapport avec dieu ? Ô dieux. Le mot latin « odiosus », dont odieux est issu, signifie la haine envers l'autre : le haïssable. Sa forme archaïque est ODI et non DI qui signifie jour (pour la lumière du jour) pour être transformé en divinité pour de-venir le Dieu patriarche intolérant des monothéismes récents. Du Soleil à la Barbe. La barbe ! on le sait, c'est barbant.